40

Dieu est à notre merci

Paul Claudel, le grand poète, a engagé un dialogue avec André Gide. Ce dialogue épistolaire a été publié du vivant d'ailleurs de l'un et de l'autre.

Dans ce dialogue, Claudel entreprenait de convertir Gide. Gide se tenait sur la défensive, et Claudel — voulant capter sa bienveillance — lui décernait les compliments les plus délicats. Il se comparait, lui, Claudel, à un lourd paysan devant cet aristocrate raffiné qu'était Gide. Puis, un jour, Claudel vint à soupçonner le caractère anormal des amours de Gide. Alors, il lui décocha les traits les plus véhéments des prophètes, pour le ramener à la droiture et à la saine morale.

Gide, naturellement, se déroba encore plus qu'il ne l'avait fait jusqu'alors, et le dialogue tourna à l'aigre. Et bientôt Claudel ne fut que sévérité à l'adresse de Gide: il finit par lui contester tout talent, en faisant passer sur lui le lourd chariot de son orthodoxie.

Nous voyons comment, dans le dialogue humain, même entre des hommes de cette taille, le visage ne cesse de se modifier suivant la direction du regard. On peut s'attacher à un homme, on peut le faire grandir en soi; et puis, si le dialogue tourne court, il devient comme un corps étranger qu'on élimine, et on ne le reconnaît plus.

Combien d'êtres qui se sont aimés, sont devenus en fait des étrangers. Je me souviens, justement, d'une femme divorcée qui

me parlait de son mari en disant: « Quand je le rencontre, je n'éprouve absolument rien. Il m'est devenu totalement indifférent, comme si jamais je ne l'avais connu ». Que l'intimité dans laquelle on s'est engagé profondément, sous le sceau de l'amour, d'un amour sincère au départ, puisse tomber à un tel degré d'indifférence, cela montre bien que c'est le regard qui crée le visage, c'est la direction de la pensée et du cœur qui construisent les événements; et cette remarque vaut non seulement de nos rapports avec l'homme, nos rapports avec l'univers visible, mais ce jugement porte aussi sur nos rapports avec Dieu.

Dieu? Qui est Dieu? Comment le connaître sans s'engager? Et la qualité de cet engagement va naturellement rejaillir sur tous les jugements que nous porterons sur Dieu.

Il y a des gens qui parlent de Dieu, qui donnent Dieu comme l'explication du monde, et le monde comme la démonstration de Dieu. Et leur construction est si parfaite, elle est si rigoureuse, elle est si péremptoire, elle est si objective, elle va tellement de soi que je reste pantois d'admiration devant leur assurance. Ils savent tout, tout de Dieu, tout de l'univers, tout de l'homme, tout de l'origine, tout de la faute, tout du ciel, du purgatoire et des limbes. Rien ne leur échappe mais, à chaque phrase, je suis tenté de demander: « Mais de quel Dieu parlez-vous, de quel monde et de quel homme? »

Car enfin, tout change selon nos dispositions. Nous ne voyons pas l'homme de la même manière, suivant que nous sommes ouverts ou fermés, suivant que nous avons bien ou mal dormi, suivant que nous sommes inclinés à la générosité ou repliés sur notre égoïsme; et l'on ne voit pas le monde de la même manière si l'on est historien, astronome, physicien, biologiste, ou si on le connaît uniquement par les magazines et les revues. On ne le voit pas le même si l'on est poète, musicien ou sculpteur. On ne le voit pas le même si l'on est un petit enfant qui s'éveille à peine à la lumière, ou si l'on est un vieillard fatigué et déjà atteint par l'athérosclérose.

Quel est le vrai monde? Quel est le vrai Dieu? Et quel est l'homme véritable? En tous cas, il est certain que, de même que le dialogue entre Claudel et Gide dépend à chaque instant des dispositions de chacun de ces auteurs, notre dialogue avec le monde, avec l'homme et avec Dieu dépend également de nos dispositions. Et c'est de ces dispositions d'abord qu'il faut nous assurer, avant de porter des jugements définitifs et péremptoires.

Les Anciens, qui avaient le sens des véritables dimensions, du

moins ceux d'entre eux qui l'avaient, nous ont instruits de la différence qu'il y a entre apprendre la science de Dieu et souffrir, comme ils disaient, les choses divines: « Discere divina et pati divina ». On peut apprendre dans un livre toute une série de théorèmes, on peut enchaîner des syllogismes sans s'engager, mais pour connaître Dieu d'une manière authentique sans exclure, bien entendu, le secours de la parole et du raisonnement, il faut d'abord souffrir les choses divines, il faut les vivre, il faut s'identifier avec elles, il faut les devenir.

Un musicien ne sera jamais qu'un bousilleur, s'il ne devient pas la musique. Pour que la musique jaillisse de lui comme une révélation, comme une source, comme une origine, comme un univers où la beauté se révèle, il faut naturellement qu'il la vive, qu'il l'écoute, qu'il l'écoute d'abord au plus intime de soi, il faut qu'il la devienne.

Et c'est pourquoi il est impossible de parler de Dieu sans blasphème, si l'on n'est pas actuellement et dans le moment même en union avec Lui, car aussitôt que l'on perd le contact, les mots retombent au niveau même de notre propre vie, les mots se dévalorisent, Dieu se limite, et Il devient immédiatement une caricature et une idole.

Rien n'est plus important pour la conduite de notre vie que de le savoir. Il faut vivre les choses divines pour les bien connaître. Nous risquons donc à chaque instant de nous entortiller nous-mêmes dans des difficultés insolubles si nous posons ces problèmes à froid et sans nous engager; car, bien entendu, ayant restreint le divin à notre mesure, nous tournons dans le cercle du fini et nous arriverons nécessairement à des contradictions révoltantes.

Mais ce ne serait encore rien. En effet, ce n'est pas nous qui risquons, c'est Dieu qui risque le premier! Et si l'on a pu parler du beau risque de la foi, dans ce sens que l'homme s'engage et fait crédit, il faut parler encore davantage du risque que Dieu court dans notre Foi, puisque, à chaque instant, Il est exposé à recevoir de nous notre propre visage.

C'est pourquoi j'ai horreur de tous les bavardages sur Dieu, et j'ai presque toujours envie de m'enfuir quand on me parle du Seigneur. Ah, n'en parlez pas! Vivez-en, vivez-en, qu'on Le sente, mais n'en parlez pas, de grâce! autrement, vous l'abîmerez. Que de braves gens mettent le Bon Dieu dans leur poche, que de bons professeurs mettent Dieu dans leur casier, dans leur fichier, dans leur formule, et oublient justement que tout cela, ce n'est pas Dieu; que pour connaître Dieu, il faut s'ouvrir à Lui, que pour

connaître Dieu, il faut Le rencontrer aujourd'hui, maintenant et à cet instant même.

Ne nous raidissons pas dans des jugements péremptoires, ni sur la vie, ni sur le monde, ni sur l'existence, ni sur l'histoire, ni sur la fin, ni sur la douleur, ni sur nous-même, ni sur Dieu surtout. Laissons-nous le temps de respirer, de découvrir, de pressentir et de deviner. Et quand nous sommes nous-mêmes raidis par la souffrance, raidis par la fatigue et la douleur, quand nous sommes en pleine révolte, ce qui peut être parfaitement légitime, n'oublions pas qu'au cœur de notre révolte, Dieu nous attend, le Vrai Dieu, le Vrai Dieu qui va nous expliquer à nous-mêmes notre révolte, qui va la faire aboutir à une nouvelle découverte de Lui et de nous, dans un champ nouvellement conquis de notre pensée et de notre cœur.

Quelqu'un m'appelait un jour — oh, il n'y a pas bien longtemps — et me demandait. Il me présentait un ouvrage, un ouvrage que j'avais déjà vu, un ouvrage qu'il vendait fort cher d'ailleurs, et dont il était simplement le représentant.

C'était un homme déjà âgé, édenté, fatigué, qui évidemment n'était pas du métier, et qui misait sur cet unique ouvrage d'un contenu bien pauvre, si peu intéressant et si cher; il misait sur cet ouvrage pour vivoter.

Et c'était la fin du jour; il était las et il était découragé: il n'avait manifestement pas gagné sa journée avec ses courses errantes et inefficaces. Le soir tombait, il n'avait plus aucune chance de réussir, et je n'avais pas le moyen d'acheter ce livre — je n'en avais d'ailleurs pas envie — mais je voyais bien cet homme défait, découragé, qui allait s'en aller dans le soir avec 2 francs dans sa poche, qui ne pouvait pas s'offrir un repas convenable, qui devait rentrer chez lui fort loin grâce à l'abonnement de chemin de fer qui lui restait encore s'il voulait trouver un lit.

Mais toute cette situation m'apparaissait surtout comme une espèce d'acheminement vers le désespoir. Ce vieil homme découragé, qui avait fait ce qu'il pouvait — c'était maladroit, mais c'était tout ce qu'il pouvait et il l'avait fait avec toute sa sincérité et toute sa confiance en Dieu — et maintenant cette confiance commençait à s'ébranler. Il commençait à s'interroger. Il avait prié et voilà, la journée touchait à sa fin, il n'avait pas tiré de sa journée le salaire indispensable à la continuation de sa vie, et demain il lui faudrait repartir avec un espoir encore diminué. Le jeu n'en valait pas la chandelle. Et je sentais que je ne pouvais pas le laisser repartir découragé sur cette interrogation au sujet de Dieu. Je

sentais que la vie de Dieu était en jeu en lui. Il fallait qu'il fut reçu, écouté, aimé. Il fallait que je lui donne tout ce que j'avais. Ce n'était pas grand'chose, mais cela pouvait tout de même ajouter à ce qu'il avait et tout ensemble cela suffisait pour le soir jusqu'au lendemain.

Et je sentais que c'était cela, Dieu. Dieu tenait à cela. Il fallait que cet homme fut renouvelé dans son espérance, qu'il repartit avec le sentiment que Dieu, tout de même, ne l'avait pas déçu, qu'Il était près de lui, et que ce n'était pas en vain qu'il L'avait appelé.

A mesure que notre conversation avançait, à mesure que je le voyais mieux et plus profondément, à mesure que je sondais davantage sa détresse, à mesure que je sentais renaître son espoir, voilà que Dieu reprenait, reprenait Son Visage, Il reprenait Sa Réalité, Il devenait une Présence intense, totale et, de nouveau, je sentais le contact. Il était là dans cette communion humaine où mon âme s'échangeait avec l'âme de cet inconnu qui était pour moi le sacrement de Jésus-Christ.

Eh bien, c'est cela; c'est cela tout simplement, c'est cela, le catéchisme, c'est cela, l'Evangile, c'est cela, la théologie. C'est cela, la mystique. C'est cela, la découverte à chaque instant du jour.

Aucun livre ne pourra jamais nous donner, même l'Evangile, cette lumière de la rencontre unique. Il faut la faire et la refaire encore, et la renouveler sans cesse. Autrement, on perd contact, et Dieu n'est plus qu'un souvenir, une image, une formule, un syllogisme. Il a perdu Son Visage, Il n'est plus un Vivant, Il n'est plus un cœur qui bat dans le nôtre.

Ne cherchons pas ailleurs. Tant que la vie par nous n'a pas été transfigurée, tant que nous n'avons pas vu le visage de l'homme dans sa vérité divine, nous sommes toujours en face d'un faux dieu. Le Vrai, on Le reconnaît tout de suite, parce que, dans le Vrai, on est délivré de soi. On perd ses limites, on respire et on voit dans le visage humain toute sa grandeur, toute sa noblesse et toute sa dignité.

Toute la mystique est là, toute la science, toute la sagesse, et alors tous les jugements se décantent, s'assouplissent, on ne décide plus péremptoirement des choses, on sait que chaque proposition de l'Evangile et de l'Eglise est un sacrement qu'il faut recevoir à genoux, et qu'on ne peut jamais comprendre, si l'on n'est pas entré dans l'intimité de Jésus Christ. Et c'est ce dialogue d'amour

qui ouvre toutes les portes de lumière, comme c'est ce dialogue d'amour qui fait naître la vie.

Dieu est donc à notre merci. Comme le visage de l'homme est à notre merci dans le dialogue avec l'homme, le Visage de Dieu Lui aussi est à notre merci. C'est pourquoi il est tellement important de ne pas nous précipiter dans des jugements intempestifs et rigides, parce que la vie n'y peut pas passer. Il faut laisser tous les problèmes ouverts, parce que les problèmes ne se peuvent résoudre que dans la vie, lorsque, justement, se fait — à travers un visage d'homme — la rencontre avec Celui qu'on ne peut dire, qu'on ne connaît jamais, mais que l'on reconnaît toujours.